

IX.

DEVANT DIEU.

La déclaration d'Antonia était trop nette, trop formelle, et surtout trop bienveillante pour permettre à M. d'Ambron de conserver le moindre doute et le moindre espoir. Il n'ignorait pas qu'il est plus facile de changer en amour l'indifférence et même la haine que l'amitié.

Du reste, et quoiqu'il eût espéré et désiré une tout autre réponse, il supporta bravement la violence du coup qui l'atteignait et accepta noblement la position que l'aveu de la jeune fille lui faisait auprès d'elle; si ce n'eût été sa pâleur, aucun signe, soit dans son attitude, soit sur son visage, n'aurait accusé la blessure saignante de son cœur. Il eut la force de trouver un doux sourire.

— Je ne vous remercie ni ne vous complimenterai de votre franchise, Antonia, dit-il, ce serait vous faire injure!... Maintenant, je dois, quelque douloureux que me soit cet effort, prendre un énergique parti!

— Quel parti Luis?

— M'éloigner au plus vite du rancho!

— Vous éloigner, Luis, répéta la jeune fille avec un étonnement plein d'effroi! Et pourquoi donc?

— Parce que ma présence à la Ventana vous expose à de sérieux dangers, que mon absence fera disparaître. Je dois sacrifier mon bonheur présent à votre sécurité future.

— Je ne vous comprends pas, Luis!... A quels dangers faites-vous allusion? et, s'ils existent, comment serais-je donc moins en sûreté, abandonnée et seule, que sous votre protection? Expliquez-vous plus clairement, je vous en conjure!...

La prière d'Antonia causa au jeune homme un pénible embarras.

— Mais parlez donc, Luis, — reprit la jeune fille avec une mutine et inquiète impatience.

— Le comte se décida à obéir:

— Antonia, dit-il, il est un sentiment que vous ne sauriez connaître et que vous aurez bien de la peine à accepter comme une réalité, un sentiment qui donne une indomptable et fatale énergie, même aux natures les plus faibles, aux âmes les plus timorées. Ce sentiment s'appelle jalousie.

— Je sais ce que c'est que la jalousie, don Luis. Continuez.

— Vous auriez été jalouse, vous, Antonia?

— Je crois que oui, don Luis, répondit la jeune fille avec un calme et une sérénité qui donnaient un complet démenti à sa semi-affirmation.

— Vous vous trompez, Antonia, dit M. d'Ambron en hochant lentement la tête, de qui, et à quel propos auriez-vous été jalouse?

— De miss Mary et à propos de vous, Luis!

L'aveu de la jeune fille avait amené comme la rougeur d'une flamme sur le pâle visage du comte; mais, rappelant à lui tout son sang-froid:

— J'ai hâte d'abrégé cette conversation, Antonia, continua-t-il. Votre interruption, en la prolongeant, me rendrait ma tâche bien pénible. Je vous en prie, laissez-moi poursuivre et achever ce que j'ai à vous dire.

— Je vous écoute, Luis.

— La jalousie, Antonia, développe et exagère les passions qui sont en nous à l'état latent, c'est-à-dire qui sommeillent dans notre cœur, aussi se manifeste-t-elle de vingt façons entièrement différentes. Elle conduit les uns à l'abattement, les autres à la fureur. Ceux-ci, se sentant complètement détachés de toutes les choses humaines, prennent la vie en dégoût et n'aspirent plus qu'après le repos de la tombe; ceux-là, au contraire, exaspérés par la douleur, ne rêvent que sang et vengeance!... C'est hélas! une jalousie de cette dernière sorte, que la prolongation de mon séjour au rancho déchaînerait contre vous. J'ai eu le malheur, nullement mérité, je vous le jure, d'attirer l'attention de miss Mary! Ma froideur a transformé en fougueuse passion le sentiment qui, si je m'y étais tout d'abord prêt, aurait abouti sans doute à un insignifiant échange de banales protestations de tendresse! Je n'ignore pas que bien des gens me donneraient tort en cette circonstance; que voulez-vous, Antonia? je n'ai jamais pu me plier à cette hypocrisie si générale et si répandue dans la société, que l'on nomme la galanterie! A mes yeux, il n'y a qu'un seul et véritable amour: celui qui vous rend fier devant les hommes et reconnaissant envers Dieu! J'arrive, Antonia, à ce qui vous concerne personnellement. Miss Mary, vous le savez, appartient à cette race du Nord, race opiniâtre et inflexible dans ses projets et ses volontés, qui, une fois résolue à atteindre un but,

marche droit devant elle, sans s'inquiéter des obstacles de la route!... Les Américains avancent ou tombent, tuent ou sont tués, mais ils ne s'arrêtent jamais en chemin! Si miss Mary s'imagine que nous éprouvons l'un pour l'autre, Antonia, un mutuel amour, elle ne reculera devant aucune extrémité... elle sera pour vous sans pitié! Que demain je m'éloigne, sans qu'il soit question entre nous de retour, et miss Mary, acharnée à sa proie, c'est-à-dire après l'homme qui a blessé son orgueil et qu'elle espère subjugué et humilier à son tour, vous délivrera de sa dangereuse présence! Antonia, je partirai demain...

— Vous partirez demain, Luis? répéta la jeune fille avec une sorte de stupeur. Oh! non, cela est impossible.

— Cette espèce de fuite, soyez-en persuadée, Antonia, me peine au delà de toute expression, et ce ne sera pas sans un énergique effort de volonté et de courage que je parviendrai à me séparer si brusquement de vous; mais je puiserai ma force dans la pensée que mon sacrifice servira à votre bonheur.

— Ne vous ai-je pas répété cent fois, Luis, que loin de vous le bonheur ne m'est plus possible!

Le jeune homme sourit tristement.

— Hélas! croyez-en mon expérience, Antonia, l'amitié n'occupe dans le cœur de la femme qu'un rang secondaire; quand vous aimerez d'amour, vous ne songerez plus à moi...

— Oh! ne croyez pas cela, Luis, ne croyez pas cela!... D'abord je suis certaine que je n'aimerai jamais personne autant que je vous aime... non, jamais... ce n'est pas possible! Ensuite...

La jeune fille s'arrêta et se mit à réfléchir.

— Que je mandis aujourd'hui mon ignorance! s'écria-t-elle tout à coup! Non... non... vous ne me persuaderez jamais que l'amour soit un sentiment plus entier et plus profond que l'amitié que j'éprouve pour vous... Luis, je vous supplie, décrivez-moi l'amour... A quoi le distingue-t-on de l'amitié?... Quels sont les symptômes qui l'indiquent?... Comment peut-on savoir quand on aime réellement d'amour?

Il y avait une si rayonnante pureté dans la candide hardiesse de la jeune fille, que M. d'Ambron resta à la contempler dans une muette extase.

— Mais répondez-moi donc, Luis? reprit-elle,

Qui sait si je ne me suis pas trompée? C'est peut-être bien d'amour que je vous aime?

Une telle question dans la bouche d'une habile coquette aurait probablement troublé même un homme fort; dans celle d'Antonia, elle donna au comte comme une espèce de vertige; il ferma les yeux: la perspective d'un tel bonheur l'éblouissait!

— Non, Antonia, dit-il tristement après un assez long silence, vous ne vous êtes pas trompée en me déclarant que vous n'aviez nul amour pour moi! Si, avant de vous interroger, j'avais réfléchi un peu, je vous aurais évité la fatigue et l'ennui de cette discussion inutile, car j'avais la preuve que vous ne désirez voir en moi qu'un frère.

— Quelle preuve, Luis? mais parlez... parlez...

Le souvenir qui venait de se présenter à la mémoire de M. d'Ambron avait fait disparaître en lui jusqu'à l'ombre d'une espérance; ce fut donc seulement pour ne pas contrarier la jeune fille qu'il se rendit à son désir.

— Ne m'avez-vous pas souvent répété, Antonia, que ce serait un grand bonheur pour vous d'apprendre, lorsque je serai de retour en Europe, que j'aurai lié ma destinée à une femme digne de ma tendresse.

— Oui, en effet, Luis!... Je me rappelle avoir tenu ce langage! Eh bien! que prouvait-il?

— Ce langage, Antonia, était celui d'une sœur, et non d'une amante!... Il prouvait l'existence de votre amitié et l'absence de votre amour!...

L'émotion de la jeune fille augmenta d'intensité tout en changeant de caractère; ce n'était plus cette douleur franchement sentie, clairement exprimée et motivée par le prochain départ du comte; sa contenance troublée décelait alors un mélange confus de sentiments divers; l'étonnement, la joie, le doute, et, par dessus tout l'incertitude se lisaient alternativement et parfois presque en même temps sur son délicieux visage.

— Oh! mon Dieu, est-ce que je vous aimerais d'amour, Luis! s'écria-t-elle, en joignant les mains par un geste d'adorable ferveur! Oh! ce serait là tant de bonheur que je n'ose y croire...

— Que dites-vous, Antonia?...

— Je dis, Luis, qu'après vous avoir d'abord sincèrement souhaité un heureux mariage, j'ai

bien souvent pleuré ensuite en pensant que vous enchaîneriez un jour votre liberté... J'aurais dû vous faire part de mon chagrin, Luis; mais je n'ai pas osé; j'ai eu peur que cet aveu ne vous donnât une mauvaise opinion de ma raison. Vous m'auriez sans doute accusé de légèreté et d'inconséquence. A votre tour Luis, ne m'interrompez pas; il me semble que la lumière se fait dans mon esprit, que je vois dans mon cœur. Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que quand on est jalouse on meurt où l'on tue? Luis, je sens que si vous épousiez miss Mary, je mourrais. Mais, hélas! peut-être bien l'amitié a-t-elle aussi ses jalousies et ses exigences. Luis, si j'étais votre sœur, la pensée de votre mariage me ferait pleurer, et votre mariage me ferait mourir!

A cette déclaration naïve et passionnée, le jeune homme serra avec force ses bras sur sa poitrine et se recula d'un pas; il craignait de céder à la violence des transports qui lui brûlaient le sang et troublaient son cerveau: la joie l'enivrait.

— Chère Antonia, dit-il d'une voix lente et dont il modéra l'intonation avec un soin extrême, permettez, avant que je satisfasse votre curiosité, que j'exige de vous un nouvel éclaircissement. Comment se peut-il qu'avec les doutes qui maintenant fatiguent votre pensée, vous ayez si peu hésité, tout à l'heure, à me déclarer que le sentiment que vous me portez est simplement de l'amitié?

— C'est Joaquín Dick et non moi que vous devez accuser de mon erreur si j'en ai commis une, Luis!

— Comment cela, Antonia?

— Joaquín, que j'interrogeai sur l'état de mon cœur, m'assura qu'il existait un signe infaillible pour reconnaître l'amour.

— Quel signe?...

— La douleur! Or, jamais de ma vie entière je ne me suis trouvée aussi heureuse que depuis que vous habitez la Ventana!

Antonia allait poursuivre, mais une réflexion subite arrêta sa parole sur ses lèvres, et elle tomba dans une profonde et perplexe rêverie; M. d'Ambron respecta son recueillement.

— Ah! Luis! s'écria-t-elle tout à coup, Joaquín avait raison... l'amour, c'est la douleur!... Mon Dieu! que je souffre! Combien je suis malheureuse!... Luis, je vous en supplie, ayez pitié de mon tourment, ne me laissez pas dans cette cruelle et intolérable incertitude; aidez-

moi à reconnaître quel est le sentiment qui m'attire vers vous. Je vous le répète, est-ce de l'amitié? est-ce de l'amour?

— Votre désir, Antonia, m'impose une tâche ardue et délicate, car non seulement j'ai à craindre d'apporter une trop grande lumière à votre esprit, mais j'ai aussi à éviter de prendre, à mon insu, la défense de mes propres intérêts. Enfin je ferai tous mes efforts pour rester à la hauteur de votre confiance.

L'amour, continua M. d'Ambron après une légère pause, est un sentiment exclusif, tellement en dehors de toutes les autres passions humaines, que certains hommes sans cœur et sans entrailles, étonnés et effrayés du changement qu'il avait produit en eux, ont prétendu qu'il constituait une véritable maladie morale, une espèce de folie. Quand on aime, Antonia, tout ce qui ne se rapporte pas à l'objet de votre affection, vous laisse froid et indifférent, s'agirait-il même de ce qui, la veille encore, éveillait tout votre intérêt, était le but de vos plus chères espérances. Quand on aime d'amour, on s'apitoie volontiers sur le sort des personnes qui vous entourent; car on ne voit plus en elles que des êtres mécaniquement animés, s'il est permis de parler ainsi, qui existent sans vivre et s'agitent ridiculement dans le néant. L'amour véritable vous fait croire à de grands bonheurs, à d'irréparables malheurs, alors qu'aucun événement ne s'est produit dans votre destinée!... Un serrement de main vous ravit à la terre et vous ouvre le ciel; un regard courroucé vous plonge dans un désespoir sans nom!... L'amour, en un mot, vous transporte dans un monde idéal, qui, tout en centuplant la sensibilité et la puissance de vos facultés, vous ôte la conscience de la réalité!... Quand on est près de celui qu'on aime, on perd l'appréciation de la mesure du temps; les heures vous semblent des minutes, les journées des heures!... Est-on momentanément séparés, on se délecte dans le souvenir du dernier entretien qui vous a réunis. On en reprend un à un tous les détails; on cherche à se rappeler le regard qui a accompagné telle phrase, l'intonation de la voix qui a souligné tel mot!... Bientôt, on s'aperçoit avec douleur que l'on a omis de dire telle ou telle chose futile, qui prend tout à coup à vos yeux une excessive importance; on attend le lendemain avec anxiété pour réparer ce déplorable oubli... on se revoit... il n'en est plus question... on ne songe qu'au bonheur de se retrouver ensemble.

L'amour qui ne vit pourtant que de rêves est essentiellement ennemi du sommeil! il s'assoit à votre chevet et change votre repos en une longue et fiévreuse insomnie, tantôt enflammant, tantôt glaçant le sang dans vos veines!

— Assez, assez, Luis, interrompit Antonia, vous me faites peur! Il me semble en vous entendant décrire ainsi une à une toutes les sensations que j'éprouve depuis quinze jours, que vous lisez dans mon cœur comme s'il était un livre, et je ne sais comment cela se fait, mais cette conviction me rend toute confuse et honteuse! Est-il donc possible, mon Dieu! que la science soit parvenue à ce merveilleux résultat de savoir ce qui se passe en vous tandis que vous l'ignorez vous-même? Mais cette science, Luis, comment l'avez-vous acquise?... Il faut que vous ayez beaucoup et bien souvent aimé pour connaître ainsi tous les mystères de l'amour. On peut donc aimer plusieurs fois?... Non, cela ne me paraît pas possible!... Mais répondez-moi, Luis, comment se fait-il que vous soyez si instruit?... Vous vous taisez... Ah! je n'avais que trop raison... vous avez déjà aimé...

— Et si cela était vrai, Antonia, demanda M. d'Ambron d'une voix calme, quoique son cœur battit avec une violence inouïe, cette découverte ne changerait-elle pas vos sentiments à mon égard? Vous semblerais-je toujours digne de vous? Oseriez-vous toujours vous confier à ma tendresse!

— Oh! rien ne saurait affaiblir mon affection, Luis... rien... quand bien même... Oh! mon Dieu... qu'allais-je ajouter?...

— Qu'alliez-vous ajouter, Antonia?

— Quand bien même de noble et de bon que vous êtes maintenant, vous deviendriez tout à coup méchant, emporté, cruel!... Vous avez déjà aimé, n'est-il pas vrai, Luis? Ne me trompez pas, ce serait bien mal!... Vous avez aimé? oui! votre silence est un aveu!... Et quelles étaient ces femmes qui ont su trouver le chemin de votre cœur?... Leurs noms, Luis, je vous en conjure...

Le jeune homme enveloppa Antonia d'un long et passionné regard avant de lui répondre.

— En supposant que vos soupçons fussent fondés, Antonia, à quoi vous servirait de connaître le nom de femmes que vous n'avez jamais vues et que vous ne verrez sans doute jamais?...

La jeune fille resta pendant quelques secondes réfléchie et silencieuse.

— Oui, vous avez raison, Luis, cachez-moi ces noms... oui, cachez-les moi, car si vous me les disiez, je saurais qui je dois haïr... et je ne veux pas que la haine entre jamais dans mon cœur!...

— Vous haïriez ces femmes?

— Oui...

— Pourquoi donc?...

— Parce que je serais jalouse d'elles!... murmura Antonia en baissant la tête.

Le comte ne put tenir contre cette dernière et décisive épreuve; le doute ne lui était plus permis!...

— Antonia, s'écria-t-il avec un transport de joie surhumaine, Antonia, je n'avais jamais réellement aimé avant de vous connaître... Mais vous... oh! je vous aime à en mourir de douleur si vous aviez repoussé mes vœux!... Devant Dieu qui nous entend, Antonia, et que je prends à témoin de mon bonheur et de mon serment, je jure de n'avoir jamais d'autre femme que vous!...

Le comte, emporté par la violence de sa passion trop longtemps contenue, s'élança vers la jeune fille pour la serrer contre son cœur; mais Antonia l'arrêta au milieu de son élan par un geste empreint à la fois d'une irrésistible dignité et d'une grâce touchante!

— Luis, lui dit-elle, les yeux humides de larmes de joie, laissez-moi d'abord remercier Dieu!

Antonia s'agenouilla, et, après avoir prié avec ferveur, elle leva vers le ciel un regard empreint d'une expression d'indicible reconnaissance.

— Je l'aime! ô mon Dieu! Je suis trop heureuse, ayez pitié de moi; j'ai peur de mon bonheur!

Au moment où Antonia se relevait, un bruyant frôlement de branches se fit entendre à une distance très rapprochée; presque aussitôt, l'illustre Panocha fit son entrée en scène: cette fois, le Mexicain n'avait plus son couteau à la main; mais, en revanche, il semblait être d'une détestable humeur.

— Seigneur comte, dit-il, je vois qu'occupé comme vous l'êtes, j'aurais pu vous attendre long-temps encore en vain au rendez-vous que vous aviez bien voulu me donner.

— Après, señor Andrés? demanda froidement M. d'Ambron.

— Dam! vous comprendrez, Seigneurie, que m'aventurer seul dans ce bois, où il y a positivement plusieurs personnes qui se cachent, ce qui signifie qu'elles n'ont pas d'excellentes intentions, n'est pas une récréation des plus agréables!... Je ne crains certes ame qui vive en rase campagne lorsque le soleil brille sur la lame de mon couteau... mais dans ce fouillis de buissons et au milieu de ces milliers d'arbres touffus, la compagnie d'un homme déterminé ne me causerait, loin de là, aucun déplaisir.

— Très bien, Andrés! Rendez-moi ma carabine, je fouillerai seul l'intérieur de ce bois. Antonia, je vous en prie, retournez à la Ventana...

Comme la jeune fille hésitait, M. d'Ambron s'adressa à Panocha.

— Señor Andrés, continua-t-il, veuillez escorter la comtesse d'Ambron jusqu'au rancho.

— La comtesse d'Ambron! répéta le Mexicain avec une surprise pleine d'accablement, que la lugubre pantomime dont il jugea à propos de la faire suivre, rendit burlesque, la comtesse d'Ambron!... Au fait c'est juste, et j'aurais dû prévoir ce qui arrive... Je ne suis, moi, qu'un simple hidalgo!... Ce titre de comte a ébloui et aveuglé la señorita Antonia! Sans cela...

Panocha n'acheva pas sa phrase, mais le com plaisant regard qu'il laissa tomber sur son chétif individu, la complétait d'une façon très claire et très suffisante!

X.

LES CRAINTES D'ANTONIA.

Ce n'était pas sans une secrète intention que M. d'Ambron avait confié Antonia à la garde et aux soins de Panocha. Après ce qui venait de se passer entre la jeune fille et lui, le comte éprouvait le besoin de mettre un peu d'ordre dans ses idées, de se recueillir. Ce fut donc avec une distraite indifférence qu'il se mit à parcourir et à visiter la forêt. Du reste, son inexpérience des solitudes du Nouveau-Monde lui rendait sa tâche difficile, sinon impossible. Après une exploration, ou, pour être plus exact, une promenade de deux heures, le jeune homme reprit le chemin du rancho, à peu près persuadé que Panocha, en signalant l'apparition de miss Mary, n'avait eu d'autre but que de se donner une certaine importance, et que cette apparition n'avait jamais eu lieu.

Un peu avant d'arriver au rancho, M. d'Ambron aperçut Antonia qui se rendait à sa rencontre; elle semblait en proie à une vive inquiétude.

— Luis, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de vous revoir!... Je m'étais persuadée que vous couriez un danger, et j'allais partir pour vous rejoindre.

Le jeune homme lui sourit tendrement, et la regardant avec amour:

— Mais à présent que me voici, Antonia, pourquoi vos yeux restent-ils empreints de tristesse, pourquoi votre front est-il soucieux?

— Parce que j'ai un remords, Luis!...

— Un remords? vous, Antonia!... dit le jeune homme avec une incrédulité doucement railleuse. Eh bien! si, comme je l'espère, vous n'avez plus aucun secret pour moi, faites-m'en la confidence!... Je me trompe fort, ou vous êtes victime en ce moment-ci d'une exagération de délicatesse!...

Antonia courba la tête, et une charmante rougeur colora son délicieux visage.

— Vraiment, Luis, vous me jugez trop favorablement, dit-elle, car j'ai aussi un secret... un grand secret...

— Un remords et un secret! s'écria le comte en simulant gaîment l'effroi; mais vous me faites frémir, Antonia, et je ne sais plus si je dois encore insister pour obtenir vos aveux!... Cependant, je suis si heureux aujourd'hui, qu'il doit y avoir en moi un grand fonds d'indulgence!... Je vous écoute... parlez!...

— M. d'Ambron prit la jeune fille par la main, et se dirigea à pas lents vers le jardin du rancho.

— Luis, dit Antonia, la pensée que non-seulement vous ne deviez plus partir, mais surtout que vous ne me quitteriez jamais, m'avait d'abord causé un tel éblouissement, que, pendant un instant, j'ai été incapable de réfléchir! La joie m'aveuglait... Je croyais ne plus appartenir à la terre... Oh! j'ai fait un bien beau rêve!...

— Un rêve, Antonia!... mais...

— Oui, un rêve! seulement un rêve! continua la jeune fille en interrompant le comte, car l'heure de notre séparation va sonner!

Des sanglots qu'Antonia essayait en vain de comprimer, et qui gonflaient sa poitrine, montèrent à ses lèvres et la contraignirent de s'arrêter.

M. d'Ambron ne souriait plus; il avait peur!

— Calmez-vous, Antonia, murmura-t-il d'une voix qui dénotait une sérieuse émotion.

— Non, non... Luis... laissez-moi poursuivre... plus tard, je n'en trouverais peut-être plus la force.

La jeune fille fit une nouvelle pause, puis elle continua avec une extrême animation et en parlant fort vite, comme si elle craignait que la réflexion ou la douleur ne l'empêchât d'accomplir sa résolution.

— Luis, mon enivrement m'avait fait oublier que vous êtes grand seigneur!... Ne m'interrompez pas, je vous en supplie!... Votre naissance, et, par suite, vos habitudes, vos goûts, mettent entre nous deux une barrière infranchissable!... Quelque ignorante que je sois, je ne suis point sans savoir quelle est à peu près l'existence des grands seigneurs en Europe!... Les livres que ma pauvre mère m'a laissés m'ont appris qu'ils mettent tout leur bonheur dans le luxe et la richesse!... que les efforts constants de leur vie entière tendent à acquérir des dignités, des honneurs, à arriver et à se maintenir au pouvoir!... L'ambition étouffe tout autre sentiment dans leur âme!... Le mariage pour eux n'est pas l'échange de deux cœurs, c'est une spéculation, une affaire; aussi l'appellent-ils une alliance!... Ce mot appliqué à un acte aussi saint, aussi solennel, m'a toujours paru odieux! La lecture des amours de grands seigneurs avec les pauvres jeunes filles, m'a coûté bien des larmes! Ils se dénoient tous par un affreux abandon. Les grands seigneurs, quand ils n'aiment plus, et cela leur arrive presque tout de suite, se vengent par le sarcasme et le mépris de la honte qu'ils éprouvent d'avoir placé leur affection sur des femmes d'une condition obscure. Ne prétendez pas le contraire, Luis, je vous montrerai mes livres, ils disent tous la même chose! Luis, je ne crois pas que vous ressembliez aux autres grands seigneurs; vous êtes bon, noble, généreux! Il n'y a personne qui soit meilleur que vous. Je nierais plutôt la lumière du soleil que je ne suspecterais la loyauté de vos intentions! Ce que je crains, Luis, ce n'est pas que vous m'abandonniez jamais... au contraire; ce qui m'épouvante, c'est la pensée que, quand vous ne m'aimerez plus, votre honnêteté vous forcera à rester avec moi.

— Ne plus vous aimer, Antonia!...

— Je vous en prie, laissez-moi achever... Je suis persuadée, Luis, que si notre vie entière devait s'écouler au rancho, votre affection pour

moi durerait toujours... Mais c'est là un espoir qui ne m'est pas permis! Votre éducation, vos goûts, vos habitudes de grand seigneur, vous font du luxe et des plaisirs une nécessité, un besoin... Le calme et le silence de nos solitudes, la monotonie de notre existence dénuée d'événements, vous rendraient bientôt le séjour de la Ventana insupportable!... Vous êtes si généreux, Luis, que vous me cacheriez votre ennui, mais moi je vous aimerais trop pour ne pas m'apercevoir bientôt de votre tristesse, et en deviner la cause!... Alors, Luis, je vous supplierais avec tant d'insistance de me conduire en Europe, que vous ne sauriez résister à mes prières...

— Eh bien! Antonia, vous trouveriez en Europe des sœurs, les miennes, qui vous chériraient et qui seraient fières de votre amitié.

— En Europe, Luis, je serais ridicule! je suis tellement étrangère aux usages des grandes villes que tout le monde se moquerait de moi!... Vos amis et vos égaux les grands seigneurs vous répèteraient sans cesse que vous avez eu tort de m'épouser, qu'il faut me renvoyer dans mon pays de sauvages. Vous ne suivriez pas leurs conseils, je le sais, mais la pitié que l'on vous montrerait, trop justifiée, hélas! par mon ignorance, irriterait votre fierté et vous devriez bien à plaindre. Luis, mon amour est trop extrême pour que j'hésite un seul instant à reculer devant un sacrifice qui doit assurer votre bonheur. Je vous rends votre serment, Luis, et je vous conjure de partir. Ah! quel malheur que vous soyez un grand seigneur!

Il faudrait non pas une plume, mais un pinceau habile, pour rendre l'expression d'admiration et d'attendrissement que reflétait le visage de M. d'Ambron, lorsque la jeune fille cessa de parler! La prescience qui dévoilait à Antonia les mystères d'un monde qu'elle ne connaissait pas, lui semblait être, et il ne se trompait pas, un miracle de l'amour!

— Mon Antonia bien aimée, lui dit-il, vos craintes et vos scrupules me sont chers et précieux, car ils prouvent la préoccupation que vous cause mon bonheur; mais ils sont, grâce à Dieu, dénués de tout fondement... Les livres que vous avez lus, Antonia, ont été écrits, ou il y a cent ans, par des gens qui n'avaient jamais vu de près un grand seigneur, et s'en rapportaient aux propos mensongers de leurs domestiques, ou, tout récemment, par des personnes qui ne peuvent s'habituer à l'idée que